

EN AVANT!

Hebdomadaire de Combat Canadien-Français, Politique et Littéraire

ADMINISTRATION
— ET —
REDACTION
67 Rue Mondor Tél.: 143
SAINT-HYACINTHE

ADMINISTRATION
— ET —
REDACTION
67 Rue Mondor Tél.: 143
SAINT-HYACINTHE

Directeur politique: DAMIEN BOUCHARD

SAINT-HYACINTHE, 15 JUILLET 1938

Directeur littéraire: CLAUDE-HENRI GRIGNON (Valdombre)

LE SCANDALE LEDUC

Il y a deux mois à peine, M. Duplessis nous disait de M. Leduc que c'était "le meilleur ministre de la Voirie depuis la Confédération". Il y a quelques jours, M. Duplessis expulsait du cabinet son extraordinaire ministre, dans des conditions qui font penser à l'expression d'Asselin quand il parlait de sortir quelqu'un sur une pelle.

M. Leduc a été expulsé du cabinet Duplessis de façon ignominieuse. Il ne voulait pas s'en aller, mais le premier-ministre l'obligea à partir en le privant de son ministère.

On dira qu'il y a contradiction flagrante dans l'attitude du premier-ministre, mais ce n'est pas la première fois que cela se produit. Toute la politique de M. Duplessis est en contradiction flagrante avec les promesses qu'il faisait à l'électorat AVANT LES ELECTIONS.

Par ailleurs, il n'y a pas à être surpris que M. Duplessis, en se séparant de son ministre de la Voirie, de celui dont il disait qu'il était le "meilleur ministre de la Voirie depuis la Confédération", lui ait décoché en partant un coup de poignard dans le dos.

C'est le coup préféré du premier-ministre pour ses amis personnels dont il n'a plus besoin. Les accusations de banditisme, de corruption sont pour ses adversaires politiques. A ses amis il réserve les coups de traître, par derrière, ce qu'on appelle chez nous les coups de cochon.

Il n'est pas encore possible de savoir exactement ce qui s'est passé entre les deux hommes, bien que nous en ayons une assez juste idée.

Si nous en croyons le communiqué de M. Leduc aux journaux, il aurait eu le tort de vouloir conformer sa politique de voirie aux paroles publiques du premier-ministre, c'est-à-dire qu'il aurait eu le tort d'administrer son ministère comme il devait l'être.

M. Duplessis, de son côté, nous dit qu'il s'est séparé à regret de M. Leduc parce qu'il y a des choses qu'il ne tolérera pas dans son gouvernement, après les promesses qu'il a faites au peuple et le mandat qu'il en a reçu.

En d'autres termes, M. Duplessis laisse entendre clairement que son ministre se serait rendu coupable de certaines actions qu'il ne précise pas mais qu'il entoure d'un voile assez transparent pour laisser voir qu'elles étaient intolérables à un homme de ses hautes vertus.

Naturellement, M. Leduc proteste contre une semblable assertion, et il a raison de protester, car il y a trop longtemps que M. Duplessis procède par insinuations sales contre tous ceux qui lui déplaisent. S'il a des accusations à porter, qu'il les porte, mais qu'il cesse de salir avec ses sous-entendus. Un homme d'honneur, dans de telles circonstances, n'aurait pas d'hésitation à parler.

Une autre chose qu'il est bon de remarquer, c'est que M. Duplessis avait promis au peuple de lui donner un gouvernement fort: le plus fort depuis la Confédération. Or il s'est entouré d'hommes de second ordre, d'hommes de paille qui sont dans la majorité des cas la risée de toute la population.

Les hommes tant soit peu supérieurs qu'il avait avec lui dans son parti, il s'en est débarrassé, témoins Paul Gouin, le Dr Hamel, Oscar Drouin et, maintenant, François Leduc. Il ne reste plus dans son cabinet que M. Onésime Gagnon à trancher un peu au-dessus de la moyenne, mais la vie de celui-ci dans le ministère est un long martyre. Il voudrait parler et il doit se taire. Il voudrait mener le bal mais la sauvegarde de sa position de ministre l'oblige à jouer "un second et bien piteux violon". M. Gagnon est héroïque dans son silence.

La vérité qui semble sortir de ce puits contaminé qu'est le régime Duplessis, c'est que le premier-ministre ne s'est pas entendu avec M. Leduc au sujet de la dépense ou, devrions-nous dire, le partage des cinquante millions de dollars du programme de la voirie.

On sait quels appétits sont déchaînés autour du premier-ministre et l'on sait que celui-ci n'a rien à refuser à certaines combines qui ont l'appui des magnats du vieux parti conservateur. M. Leduc entendait mener son département à sa guise, ou du moins il n'entendait pas se laisser dicter sa ligne de conduite par certains groupes intéressés qui tournent dans l'orbite de M. Duplessis.

C'est ici que le conflit s'est précisé. Comme les gangsters américains, les groupes intéressés disaient à M. Leduc: "Let us in!" et le ministre de la Voirie leur répondait en les consignait quelque part.

Le premier-ministre dut intervenir. Cela date d'un an et depuis ce temps, M. Duplessis est en froid avec son ministre. Pourquoi a-t-il attendu un an avant de l'expulser du cabinet? C'est notre opinion qu'il ne pouvait rien faire tant qu'il n'aurait pas

C'ÉTAIT IMPOSSIBLE!



Si Onésime continue d'apporter des nouvelles comme celle-là, gare à lui!

LE SUCCESSEUR DE M. BENNETT

Ce n'est pas dans des circonstances favorables que M. Manion a accepté la lourde succession de M. Bennett. L'avenir du parti conservateur n'a jamais été aussi sombre qu'à l'été de 1938. La représentation tory au parlement fédéral est la plus faible depuis la Confédération, étant plus de quatre fois inférieure à la députation ministérielle. Les conservateurs ne détiennent les rênes du pouvoir dans aucune province, à l'exception de Québec, où leur chef refuse de faire ouvertement alliance avec eux.

Quatre victoires libérales décisives en Colombie Britannique, en Nouvelle-Ecosse, en Ontario et en Saskatchewan, ont achevé la déroute complète des effectifs conservateurs. Les élections complémentaires fédérales tenues depuis trente mois ont augmenté la majorité libérale à la Chambre des Communes. Il aurait fallu procéder à une rénovation énergique du parti, entièrement discrédité devant l'opinion publique par ses anciens chefs. Mais la "vieille gang" a persisté à vouloir tout conduire à sa guise. En dépit des dénégations de M. Manion, le parti tory continue de vivre sous la coupe des gros intérêts. D'après une information parue dans le Canada du 8 juillet dernier, deux grands personnages de la finance canadienne, sir Edward Beatty et sir Herbert Holt (vice-président de la Dominion Textile) étaient présents, le 7 juillet, à la séance générale réservée à la lecture et à l'adoption des résolutions du congrès conservateur.

quelque chose sur Leduc. Il se serait arrangé, dit-on, pour avoir quelque chose.

Tout cela soulève le voile sur des dessous de régime qui ne sont pas propres du tout. Il y a des appétits féroces autour de la personne du premier-ministre et il veut les satisfaire dut toute la province aller à la banqueroute.

Cent millions de gaspillage en moins de deux ans et scandale sur scandale, voilà le bilan du régime Duplessis et nous n'avons pas encore tout appris. Il y a bien des choses qui vont être mises à nu dans un avenir rapproché, alors que sera révélé un fameux cloaque de gouvernement.

Il n'est pas étonnant que, dans ces conditions, l'on partage l'avis de ce vieux Canadien qui disait récemment que "Duplessis est l'homme le plus néfaste de la province depuis l'intendant Bigot!" Voilà, pour le moins, qui bat la Confédération.

Damién BOUCHARD.

Le nouveau chef est certes une figure sympathique, un orateur disert, possédant une longue expérience parlementaire. Mais il représente d'une façon authentique le vieil esprit tory, à tendances foncièrement réactionnaires et impérialistes. Ancien libéral, il abandonna Laurier en 1917, pour appuyer le gouvernement Borden sur la question de la conscription. En 1921, il entra dans le ministère unioniste lorsque les libéraux en ayant fait partie préféraient s'en retirer en face des scandales répétés de l'administration Meighen. En 1926, M. Manion était appelé à faire partie du cabinet Meighen-Bennett. De concert avec les chefs conservateurs, il défendit l'attitude du gouverneur-général d'alors à l'encontre des prétentions de MM. Mackenzie King et Henri Bourassa.

De 1930 à 1935, en sa qualité de ministre des chemins de fer dans l'administration Bennett, il appuya sans réserve toutes les mesures de ce dernier. Défait aux élections de 1935, il se retira momentanément de la vie publique, sauf pour appuyer le leader tory ontarien, M. Earl Rowe contre M. Mitchell Hepburn, aux dernières élections provinciales d'Ontario. "Je suis votre chef et je suis à vos ordres" a-t-il déclaré aux délégués qui l'acclamaient.

M. Manion, cela va sans dire, a fait siennes les résolutions adoptées à la convention d'Ottawa; il les a incorporées dans son programme. L'une de ces motions a trait à l'instauration d'un programme d'immigration. Une autre, des plus importantes, concerne la participation du Dominion aux guerres de l'Empire. Elle énonce en principe que le Canada devrait coopérer avec les nations du Commonwealth à la défense impériale. La plupart des délégués québécois ont voté contre cette proposition, qui n'en a pas moins été adoptée à une forte majorité. Il convient d'ajouter que toutes les résolutions présentées par les représentants de notre province ont été rejetées. Les professions de foi impérialiste de MM. Meighen, Bennett et Thomas White ont reçu l'approbation de la majorité des délégués. Le chant du cygne de M. Bennett a été un dernier hymne à la gloire de l'Empire.

La déclaration énergique de M. Mackenzie King au sujet de l'entraînement des aviateurs anglais avait provoqué une violente diatribe de la part du sénateur Meighen. Le premier ministre en a profité pour préciser plus tard sa déclaration du premier juillet, laissant entendre clairement aux autorités britanniques, que le Canada était un pays souverain et non pas une simple succursale du "War Office" de Londres. Le gouvernement canadien entend bien que l'entraînement des aviateurs britanniques dans le Dominion, demeure entièrement sous le contrôle absolu du ministre de la Défense nationale du Canada.

Il existe donc une ligne de démarcation profonde entre la politique extérieure des deux grands partis canadiens; les conservateurs viennent de se pro-

(Tournez)

M. DUPLESSIS FAIT SA LESSIVE

Décidément, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, au pays de l'Union Nationale, où règne la désunion la plus profonde. Avec sa brutalité coutumière, M. Duplessis a signifié son congé à M. F. J. Leduc, son ministre de la voirie. Afin d'intimider ses comparses et de tuer dans l'oeuf toute velléité de résistance, le premier ministre a présenté au lieutenant-gouverneur la démission collective du cabinet et il a reformé aussitôt son ministère avec les mêmes députés, moins M. Leduc, jeté à la voirie.

Ni l'inénarrable M. Auger, le facétieux M. William Tremblay, le complaisant M. Paquette ou le taciturne M. Bourque n'ont esquissé la moindre protestation. Ils avaient tellement peur de ne pas être inclus dans la "nouvelle" équipe, qu'ils sont demeurés comme terrorisés par les menaces de leur maître.

M. Duplessis, célibataire endurci est, il faut l'avouer, fort mauvais coucheur. Député oppositionniste, il commença à ruer dans le brancard lorsque M. Camillien Houde était à la tête du parti. Il se brouilla avec lui. Devenu leader de l'opposition provinciale, M. Duplessis se querella avec M. Gault, chef parlementaire en 1931-32. Son infatuation lui aliéna bientôt le concours de M. Aimé Guertin, député de Hull, son collègue à l'Assemblée Législative. L'hymen politique contracté avec M. Paul Gouin "dura ce que vivent les roses, l'espace d'un matin" et se termina par un divorce retentissant. La trivialité fanfaronne de M. Duplessis, la violation flagrante de ses engagements électoraux, furent la cause de sa rupture avec M. Édouard Lauroix, puis quelques mois plus tard avec MM. Hamel, Grégoire et Chaloult.

Les accointances louches du régime avec les barons de la finance, contraignirent M. Oscar Drouin, ministre des Terres et Forêts et bras droit de M. Duplessis, à quitter le cabinet environ six mois après sa constitution. Or voici que le petit Robespierre trifluvien vient d'offrir une nouvelle victime à la guillotine ministérielle, en la personne du ministre de la voirie. Quelle sera la prochaine tête immolée sous le couperet sanglant du premier ministre? Certains mettent de l'avant le nom de M. Auger, l'ingénu ministre de la colonisation. Il est trop inoffensif pour subir un pareil sort. M. Duplessis, qui contrôle entièrement son département, l'a d'ailleurs depuis longtemps réduit à sa plus simple expression. Quant à MM. William Tremblay et Onésime Gagnon, ils préfèrent broncher l'herbe tendre dans les riches pâturages ministériels. Ne vaut-il pas mieux faire provision pour les périodes de disette dans les années d'abondance?

Quelle peut bien être la raison d'être du départ involontaire de M. Leduc? Suivant son habitude, M. Duplessis s'est contenté de proférer des insinuations. A-t-il voulu faire sa lessive dans sa maison, en renvoyant son ministre et en faisant empoigner au collet, appréhender au corps et expulser en bome et due forme un haut fonctionnaire du département de la voirie? Le chef du gouvernement a-t-il tenté comme Hitler d'effectuer une purge? Comment serait-il possible que des "abus" aient pu se glisser dans un gouvernement "à base d'honnêteté"? Il faut peut-être voir dans le congédiement de M. Leduc, l'ombre menaçante de M. Hortensius Béique, l'âme damnée du premier ministre et l'exécuteur des hautes oeuvres du parti, qui convoitait depuis longtemps déjà la succession opulente du ministre de la voirie, où il pourra pense-t-il donner toute sa mesure.

M. Leduc a défié le chef de l'Union Nationale: "Précisez vos accusations, a-t-il déclaré. Pour une fois agissez comme un homme. Il y a assez longtemps que vous agissez par insinuations." Au moment où nous allons sous presse, M. Duplessis n'a pas encore répondu à son ancien collègue, auquel il ne ménageait pas les éloges un mois avant son renvoi. Nauti de trois portefeuilles des plus importants, il n'est pas sans appréhender les sérieuses répercussions de la mise à pied d'un de ses principaux lieutenants. M. Leduc n'est pas sans compter des alliés dans l'Union Nationale. Il formerait, paraît-il, un nouveau groupement à l'Assemblée Législative. D'après le *Devoir* du 8 juillet, "M. Leduc aurait des partisans au sein de la députation".

Conçu dans la trahison, nourri de chantage, de favoritisme et d'intimidations, le régime Duplessis porte en lui-même les germes de sa propre destruction. Comme la Révolution, l'Union Nationale dévore ses enfants. La barque ministérielle fait eau de toutes parts.

Vincent BROSSEAU.

noncer en congrès de façon non équivoque pour la participation sans réserve et sans conditions à toutes les guerres de l'Empire. M. Mackenzie King par contre a précisé à maintes reprises que le Dominion n'entendait s'armer que pour la défense du territoire canadien. Voilà donc nettement tracé le fossé séparant la politique impérialiste des Tories et l'attitude fièrement canadienne des libéraux.

Fidèle CACAMBO.

LA LETTRE DE MARTIAL

DUCROCHET A SON PERE

Québec, 9 juillet 1938.

Mon cher papa. C'est le coeur rempli d'émotions, et la tête grosse comme ça que je vous écris. Les événements se précipitent avec la rapidité des éclairs et quels événements, bonance de bonance!

Vous avez sans doute appris le départ de notre cher ministre de la Voirie. Je me demande si on peut appeler ça un départ puisque notre chef bien-aimé a failli faire sortir son collègue par la police.

D'après ce que j'ai vu ici à Québec par des employés haut placés, c'est que ça marchait pas bien depuis quelque temps l'Hon. Leduc avec notre vénéré chef. Ils s'entendaient pas sur la manière de dépenser les cinquante-deux millions. Notre si dévoué et si paternel premier-ministre voulait les garder pour lui tout seul en ce sens qu'il voulait les administrer tandis que de son côté le ministre de la Voirie qui est tout de même le ministre de la Voirie voulait bien les administrer lui aussi. Dans tous les cas ça s'est pas poigné longtemps. Ça s'est fait vite comme d'ordinaire dans notre sainte Union. Notre chef bien-aimé a simplement dit à son ami d'hier: "Décolle!" Et il a décollé.

Comme de raison l'Hon. Leduc est parti pas bien content et pour se venger, il va parler, paraît-il, pis on va en savoir long. Vous comprenez son père si un coup de tonnerre de même a fait du train dans la ville paisible et si pure de Québec. On dit qu'au Parlement le coup a été pire qu'ailleurs. Les employés savaient pas où se fourrer tellement qu'ils avaient peur, par rapport que lorsque notre chef si vénéré se met en colère, c'est quelque chose de terrible. Ça revole pas pour rire les papiers, les plumes au vent, les crachoirs, les pupitres, les grosses bouteilles de la Laurentian Water Extra pure, etc., etc. Les colères de la Mégère apprivoisée c'était de la petite bière comparée à ça. La police même savait pas sur quel pied danser. Je vous dis que ça jase pas pour rire depuis ce temps-là. Mais le pire vous savez, c'est peut-être pas le départ du ministre, parce que ça se remplace un ministre, même quand il s'appelle François et qu'il est ingénieur. Le pire, c'est la sortie de M. Jean-Louis Dussault, un bon petit garçon de bonne éducation et bien formé. Ce jeune monsieur était proposé aux achats du département de la Voirie. Vous comprenez s'il se proposait de rester là longtemps. Il était d'autant plus recommandé ce jeune Jean-Louis qu'il avait écrit autrefois dans le *Devoir*, le journal des purs entre les purs et que M. Louis Dupire admirait beaucoup. En tout cas, il sortit du journalisme pour entrer au service de M. Leduc. Et le voilà astheure qu'il est sorti raide pas pour rire pour entrer chez eux. C'est moins drôle. C'est ben pour dire, hein, son père qu'on sait jamais ce que l'avenir nous réserve. On raconte que le jeune Dussault si dévoué aux intérêts de sa province et de son département voulait pas s'en aller comme ça. Il pensait pas lui que c'était sérieux. Mais la police lui fit comprendre que le boss, c'était le premier-ministre et qu'il devait écouter le boss. Dans tous les cas, le pauvre Jean-Louis dut remettre les clés du bureau et sortir aussi vite qu'il était entré dans le temps que tout marchait rondement et que l'Hon. Leduc en menait plus large qu'aujourd'hui.

Vous comprenez que ça bavasse pas pour rire dans la paroisse. Pourquoi mettre dehors le ministre de la Voirie et l'acheteur de son département? C'est ça qui est pas bien clair mais que notre chef bien-aimé va tirer au clair si on y tient absolument.

Ça son père, c'est une vraie purge à la Hitler. Qu'est-ce que les gens du *Devoir* et du *Journal* vont dire, eux autres qui admiraient tant le ministre de la Voirie par rapport à sa grande expérience dans la confection des routes et des ponts. Qu'est-ce que M. Louis Dupire va écrire maintenant de son ministre préféré, de celui qu'il plaçait sur deux piedsteaux? Vous ne pouvez pas vous imaginer la motion et la commotion qu'une telle affaire va produire au sein de notre calme population et surtout au sein de notre sainte Union nationale.

Je suis allé au Club Renaissance là où l'Hon. Leduc a prononcé de si beaux discours en faveur de son chef. Je sais pas pourquoi mais j'ai trouvé ça triste. Le club avait l'air d'un tombeau et c'était frette en masse. Je me suis assis tout seul à une table dans un coin et j'ai commencé à prendre un coup sans m'apercevoir que je buvais rien que de l'eau. Je pensais à l'ingratitude des hommes et à la politique qui nous réserve tant de surprises. Je me rappelais que l'hiver dernier encore en plein Chambre au sujet d'une insinuation de ce sacrifiant de Bouchard, M. Leduc a dit et répété avec des trémolos dans la voix et des larmes à l'oeil combien il admirait son chef, combien ils s'entendaient tous les deux et que jamais la province avait été administrée comme du temps des Nationaux. De son côté, l'Hon. Duplessis déclara plusieurs fois que jamais il y avait eu dans la province un ministre de la Voirie comme l'Hon. Leduc. Naturellement, il n'a pas dit quelle sorte de ministre qu'il voulait dire. Là astheure on va savoir ce que ces paraboles signifiaient.

Vous aurez vu, son père, que le ministre de la Voirie a sorti plus vite que l'Hon. Drouin. Plus ça va aller plus ça va sortir vite, paraît-il. Dans tous les cas, notre chef bien-aimé est un vrai dictateur. A l'heure actuelle il est premier-ministre, procureur général, ministre des Terres et Forêts et ministre de la Voirie. Vous savez que pour avoir une séance du cabinet, il faut quorum et que le quorum exige cinq ministres. Eh ben, si notre chef vénéré prend la charge du ministère de la Colonisation, ainsi qu'on le répète partout, M. Duplessis pourra siéger tout seul. C'est pas pire et c'est ma tante Belzémire qui va être fière, elle qui a toujours dit que Maurice ça valait cinq hommes.

NOS LECTEURS NOUS ECRIVENT

Deux questions à propos du congrès de Sorel.

Montréal, 6 juillet 1938.

Monsieur le rédacteur, Voulez-vous me permettre deux petites questions à propos de la foire, pardon, du congrès des 23 et 24 juillet à Sorel?

"Dans ma causerie du 31 mai", ai-je lu dans un communiqué de Me Paul Gouin paru au texte dans le *Devoir* et dans la *Presse*, "j'ai dit bien clairement que le congrès des 23 et 24 juillet ne serait pas le congrès de l'Action libérale nationale mais bien celui de toutes les forces oppositionnistes bien pensants, exception faite de "la vieille clique", et j'ai invité de façon non équivoque tous les groupes oppositionnistes bien pensants à collaborer, sur un pied d'égalité, à l'organisation de la convention, au choix des délégués, à la mise à jour du programme et à l'élection d'un chef commun."

Première question. — Le chef-élu du congrès de Sorel sera le chef de qui, de quoi? De l'Action libérale nationale? Des groupes oppositionnistes ou d'un nouveau parti? Et ce nouveau parti sera-t-il, lui aussi, à la fois libéral et national? Et aura-t-il également pour mission de "relibéraliser le parti libéral?"

Deuxième question. — M. Gouin a annoncé "la mise à jour d'un programme". Le programme soumis à l'approbation de l'électorat du Québec aux élections générales provinciales de 1935, donc il n'y a pas encore trois ans, serait-il dénué au point de le renier aujourd'hui du tout au tout? Je comprends ce programme, "à base d'encycliques", comme dirait M. Duplessis, serait peut-être susceptible d'être amendé de façon à l'adapter aux circonstances actuelles, bien que celles-ci n'aient pas beaucoup changé depuis 1935, mais s'il était réellement bon il y a encore une fois, à peine trois ans, pourquoi le déchirer et se creuser les méninges pour en élaborer un autre entièrement nouveau? La nécessité des grandes réformes d'ordre économique, social et autres prononcées de concert, un moment, avec M. Duplessis, a-t-elle disparu? Je vous saurais gré, monsieur le rédacteur, de répondre à mes deux questions, mais surtout à la seconde.

Un Lecteur

P. S. — Au fait, j'ai l'intuition que Me Paul Gouin, après s'être tout d'abord, avec toute la modestie, tout le désintéressement qui le caractérisent, choisi lui-même chef de l'Action libérale nationale afin de la soustraire à toute ingérence quelconque possible de la part de la "vieille" gang", j'ai l'intuition que Me Paul Gouin, dit je sera élu par acclamation chef du prochain et nouveau — comment dirais-je? — pourri politique. Qu'en pensez-vous vous-même, monsieur le rédacteur?

Franchement, je vois pas pourquoi il y aurait d'autres ministres, puisque notre chef bien-aimé est capable de tout mener tout seul. Tout le monde dit que l'Hon Leduc va fonder un autre parti et qu'il va tout dire ce qu'il sait. C'est ben curieux, M. Drouin aussi devait nous en apprendre ben long pis on en sait moins qu'avant. On dirait qu'en sortant du cabinet on se pince pas seulement le nez mais la bouche aussi.

Comme de raison un scandale de même m'a empêché de continuer ma conférence sur le vote des femmes. J'ai immédiatement téléphoné à Mlle Poitrina d'Envergnure qui m'a excusé comprenant ma peine et mon désarroi, mais elle m'a dit que si c'étaient des femmes qui se trouvaient à Québec, qu'il y aurait jamais de chicane de même et que la jalousie elles seraient pas ça. Franchement, son père, si ça continue de même, je crê quasiment qu'il nous faudrait des femmes à Québec, mais ça va en prendre des tannantes de bonnes pour la lutte et la boxe qu'il y a à faire.

Je vous embrasse et vous souhaite de pas avoir trop chaud. De votre fils bien affecté et inconsolable.

MARTIAL

Le PERISCOPE

PARLEZ, M. DUPLESSIS!

Il est intéressant de connaître les réactions de la GAZETTE de Montréal à propos du renvoi de M. Leduc. L'organe anglais de la finance, on le sait, soutient M. Duplessis et son gouvernement mais non pas au point de suivre en aveugle. Le journal rapporte textuellement la déclaration faite par M. Duplessis dans cette affaire, avec l'insinuation qu'elle comporte à l'endroit de M. Leduc, puis il ajoute:

"L'implication est assez claire mais ce ne peut pas être l'intention de M. Duplessis de laisser une affaire aussi importante sans une déclaration plus spécifique. Quels furent les abus? Les termes génériques employés pour annoncer le renvoi sont assez larges pour couvrir une multitude de fautes et il est concevable que M. Leduc puisse se trouver placé dans une situation encore plus noire que ne le justifient les circonstances, lorsqu'elles seront connues du public."

Après avoir remarqué que M. Duplessis devait avoir des raisons sérieuses pour renvoyer M. Leduc, la GAZETTE ajoute:

"M. Leduc porte la guerre en Afrique. Ses allégués, par ailleurs, sont plus précis et plus définis que ceux émanés jusqu'ici du bureau du premier-ministre. Nous n'avons pas à supposer que M. Duplessis a dit tout ce qu'il avait à dire. La nature de son geste, d'abord en demandant la démission de M. Leduc, puis en l'expulsant par les moyens spectaculaires mais apparemment nécessaires déjà décrits, est assez significative de raisons importantes qui ne sont pas précisées. Mais toute l'histoire vaut aussi bien d'être connue, et peut-être que le plus tôt sera le mieux. M. Leduc lui-même nous paraît enclin à forcer les choses et, bien qu'il soit à un désavantage comme ministre démis de ses fonctions, il est néanmoins en position, de ce fait, de présenter son cas en toute liberté. Le premier-ministre usera de son propre jugement, sans doute avec justice, mais son ancien collègue lui a lancé un défi et le Gouvernement y gagnerait certainement à raccourcir la durée d'un épisode déplaisant, surtout quand cela peut se faire, comme nous avons le droit de le penser, au crédit du Ministère".

Dépourvu de son verbiage, cet article, si nous l'avons bien compris, veut dire que la GAZETTE a pris note des insinuations répandues par M. Duplessis sur le compte de M. Leduc et lui demande d'être

plus clair. Dans l'intérêt du Gouvernement lui-même, et en toute justice pour M. Leduc, le premier-ministre a le strict devoir de parler. Qu'il cesse de salir par insinuation et qu'il porte directement ses accusations, s'il en a.

Nous attendons la réponse de M. Duplessis.

F.

PETITES NOTES

Curieux effets de la vitesse. Quand un aviateur, à bord d'un avion militaire de type puissant, plonge vers les lignes ennemies à la vitesse de 350 milles à l'heure, il se casserait infailliblement le bras s'il commettait l'oubli de le tendre en dehors de la carlingue.

Qu'il remonte subitement et il doit alors se mettre à crier de toute la force de ses poumons, sinon les veines de son crâne éclateraient comme des bulles de savon. Un aviateur sur le front chinois qui oublie de crier est aujourd'hui dans un asile d'aliénés, fou furieux.

Deux jeunes Canadiens de race française font présentement un voyage en canot de Montréal à New York. Sait-on que cet exploit fut naguère réussi par nul autre que Me Philippe Brais, avocat éminent au Barreau de Montréal?

Il était accompagné d'un confrère, feu Anjoine Chauvin, frère d'Edouard et de Jean Chauvin. Etudiants dans le temps, les deux jeunes gens eurent les honneurs de la première page lorsqu'ils arrivèrent à New York.

Le film américain tant discuté: Le Blocus (Blockade), qui se situe en Espagne tragique, comporte une leçon qui mérite d'être méditée. "La guerre, dit le jeune lieutenant espagnol, c'est une affaire entre soldats, entre armées. Ce n'est pas le bombardement de paisibles populations civiles, le massacre de vieillards, de femmes et d'enfants sans défense. Cela, ce n'est plus la guerre: c'est le meurtre! Ou est la conscience de l'humanité?"

PNF

BIBLIOTHEQUES PUBLIQUES AUX ETATS-UNIS

Le service des bibliothèques publiques s'étend de plus en plus. Ce service sert les intérêts des groupes de langues étrangères, de façon remarquable. A New-York, par exemple, des livres en langue étrangère suivent certaines colonies de gens qui déménagent dans une autre région. Des centaines de Russes qui habitaient une partie sud de la métropole, résident maintenant dans une région située plus au nord. Les autorités de la bibliothèque municipale, firent transporter les livres russes de la succursale du sud dans celle du nord où une pièce fut consacrée à la "bibliothèque russe". L'ouverture de cette pièce fut marquée par une exposition d'objets d'art.

Il y a toujours en des livres en langue étrangère dans les bibliothèques publiques du pays, mais le service qui y est offert, a plus d'extension qu'avant. Ainsi, dans les villes surtout, on trouve des livres français, allemands, italiens, voire même des livres écrits en langue hébraïque, non seulement au dépôt central, mais aussi dans les succursales.

Aujourd'hui, on fait de l'enseignement dans une ou plusieurs pièces de ces bibliothèques

publiques. On y prépare les candidats à la naturalisation américaine. Des discours, conférences et entretiens y sont donnés aux fins de répandre l'instruction le plus possible.

C'est le collège Harvard qui fonda la première bibliothèque du pays. Cette fondation date de 1638, c'est-à-dire huit années après la fondation de Boston par une colonie de Puritains venus d'Angleterre. Mais la première bibliothèque publique gratuite aux Etats-Unis, fut fondée en 1833, à Peterborough, dans l'Etat du New-Hampshire, par un ministre protestant, partisan de l'Unitarisme. Cette bibliothèque existe encore aujourd'hui. Le Massachusetts suivit l'exemple du pasteur unitaire du New-Hampshire. Ce mouvement qui donna lieu à une ère nouvelle dans le domaine de l'éducation, s'étendit à tout le pays, puis au monde entier.

On compte, aux Etats-Unis, 6,235 bibliothèques publiques, comprenant 100,000,000 de livres. Cependant, il y a des centaines de localités qui n'ont pas de ces bibliothèques. Les bibliothèques publiques coûtent au contribuable, 37 cents par année, en moyenne. Il devrait payer un dollar par an, pour assurer le service que cette institution devrait pouvoir offrir. Le président du comité des conseillers chargés de promouvoir l'éducation en ce pays, a demandé l'aide du gouvernement fédéral aux fins de fonder des bibliothèques publiques dans les districts ruraux où il n'y en a point. Un projet de loi relatif à cette question, est en instance devant le Congrès.

LA CONFERENCE PROVINCIALE DU TRAVAIL

C'est samedi prochain que s'ouvrira à Saint-Hyacinthe l'importante Conférence Provinciale du Travail, pour se continuer toute la journée et dimanche, les 16 et 17 de ce mois. Le congrès est organisé par le Conseil des Métiers et du Travail de Saint-Hyacinthe et c'est dans la spacieuse salle de cette fédération, au no 84 de la rue Saint-Simon, en face du marché, qu'aura lieu les séances.

Le président Trépanier, de retour de Genève, présidera ces assises ouvrières au cours desquelles des questions de la plus haute importance pour la classe ouvrière seront discutées. Plus de cinquante résolutions seront soumises aux délégués, couvrant toutes les phases de l'activité syndicale, la législation sociale et industrielle, l'attitude du mouvement ouvrier à l'endroit des récentes mesures législatives adoptées par le gouvernement de la province, etc.

Telle sera l'importance de ce congrès que l'avenir du Travail Organisé dans la province de Québec dépendra probablement des décisions qui seront prises par les quelque 150 délégués venus à la conférence de tous les points de la province. Les délégués sont priés d'être rendus pour l'heure précise de l'ouverture qui se fera à 10 heures du matin, samedi.

Un comité local se tiendra à la disposition des délégués pour tout renseignement qu'ils pourraient désirer. Un comité auxiliaire de dames a dressé un intéressant programme de réceptions pour les femmes des délégués qui accompagneront ceux-ci à la conférence. Toutes les unions affiliées à la Fédération Provinciale du Travail seront représentées à la conférence de Saint-Hyacinthe.

ENTRE LA POIRE ET... LES FROMAGES

On se demande si un ex-ministre de la Voirie va continuer à jouer les grands ducs.

Jean-Charles Harvey, journaliste de longue expérience et d'une clairvoyance à paralyser les étoiles, écrivait que M. François Leduc est le ministre tout indiqué pour bien conduire les travaux de voirie. Ouais! C'est sans doute à cause de cela que M. Duplessis l'a flanqué à la porte. Il n'y a pas à dire, Jean-Charles a du flair.

Le jeune Jean-Louis Dussault commis au service des achats de la Voirie a dû lui aussi sortir pas mal raide. Est-ce que ce bon jeune homme ne fut pas autrefois un pilier du *Devoir*?

Un jeune Charlot qui écrit avec les pieds de ses confrères sans compter les siens traite Valdombre d'ours mal léché. Tout le monde aura compris qu'un ours mal léché est moins répugnant qu'un crapaud.

Voici le plus beau vers de la langue française: "Le Jour n'est pas plus sur que le fond de son coeur!"

Un dénommé Jean-Charles méprise les insulteurs. Toute sa feuille n'est qu'une insulte du commencement à la fin. Pas pire ce Jean-Charles.

Lors de la dernière session

truelle, l'attitude du mouvement ouvrier à l'endroit des récentes mesures législatives adoptées par le gouvernement de la province, etc.

Telle sera l'importance de ce congrès que l'avenir du Travail Organisé dans la province de Québec dépendra probablement des décisions qui seront prises par les quelque 150 délégués venus à la conférence de tous les points de la province. Les délégués sont priés d'être rendus pour l'heure précise de l'ouverture qui se fera à 10 heures du matin, samedi.

Un comité local se tiendra à la disposition des délégués pour tout renseignement qu'ils pourraient désirer. Un comité auxiliaire de dames a dressé un intéressant programme de réceptions pour les femmes des délégués qui accompagneront ceux-ci à la conférence. Toutes les unions affiliées à la Fédération Provinciale du Travail seront représentées à la conférence de Saint-Hyacinthe.

Le *Journal* bleu-national raconte que M. Jean-Louis Dussault, l'acheteur du ministère de la Voirie, a été EXPULSÉ de son bureau. **EXPULSÉ?** C'est un bien grand mot. Ce jeune homme sera-t-il traîné devant le comité d'enquête sur les Comptes publics? On n'est jamais mieux servi que par les siens.

(Suite en page 4)

Canadiens-français promus au Pacifique Canadien



De gauche à droite: MM. Raoul Bourgeois, J. E. Lévesque et L. M. Morin.

On a annoncé ces jours derniers au Pacifique Canadien trois nominations importantes, dont les titulaires sont des Canadiens-français. Il s'agit de M. J. E. Lévesque, nommé chef du mouvement des trains à Farnham; de M. Raoul Bourgeois, promu agent général du service des Postes et Bagages et de M. L. M. Morin, nommé agent du service des Marchandises à la gare de St-Henri, à Montréal.

M. Lévesque, qui est natif de St-Pacôme, entra au Pacifique Canadien en 1909, comme télégraphiste à Iberville Junction. Il était alors âgé de 22 ans et avait déjà été durant cinq ans à l'emploi de l'Intercolonial. En 1917, il était promu directeur du mouvement des trains à Farnham et, en 1926, on lui confiait à Smith

Falls, le poste de chef du mouvement des trains pour le service de nuit. Quand ces fonctions furent abolies, il y a quelques années, M. Lévesque revint à la division des Locomotives, où il rempli divers postes en rapport avec la circulation des trains. La nomination de M. Raoul Bourgeois au poste d'agent général du service des Postes et Bagages au Pacifique Canadien, à Montréal, est la récompense d'un travail exécuté avec intelligence et précision pendant de nombreuses années. M. Bourgeois entra à l'emploi du Pacifique Canadien en 1904, comme commis au service des bagages à Montréal. Il devint chef de bureau en 1916 et continua à remplir ces fonctions jusqu'en 1930, date de sa promotion comme agent général adjoint du ser-

vice des Postes et Bagages. M. Bourgeois succéda à M. J. Anderson, qui vient de prendre sa retraite. M. Morin, le nouvel agent de St-Henri, est originaire de St-Pierre-Miquelon. Il entra au service du Pacifique Canadien en 1908, comme messager à l'atelier des locomotives d'Hochelaga. En 1910, il était transféré au service de l'exploitation du C.P.R. où il servit comme chef de bureau, agent des cours, directeur adjoint des cours, jusqu'en 1935, date de son entrée dans les bureaux de M. R. W. Scott, surintendant des terminaux à Montréal. Ces promotions font honneur à nos compatriotes et démontrent qu'au Pacifique Canadien, on est reconnaissant et récompense les mérites des Canadiens de langue française.

La Vie de l'Esprit

LETTRE DE PARIS

JEUNESSE FRANÇAISE. — MAURRAS À L'ACADÉMIE. — VACANCES DES CHAMBRES. — À LA GLOIRE DU LUXE ET DE L'ÉLÉGANCE. — POUR BIEN RECEVOIR LEURS MAJESTÉS BRITANNIQUES. — CONCOURS DE ROSES. — PAIN DE BRIQUE. — AH! L'ENNUYEUX BACHOT!

Paris, ce 22 juin 1938.
 Que de choses à vous raconter! Les jours se suivent, pressés, haletants, semble-t-il, pleins de faits, d'idées, de sens, d'inconnu, de grandeur et de misère. Oui, oui, il y a tout cela dans notre vie quotidienne. Telle quelle, je la trouve passionnante. Les uns crient à la répétition des temps modernes; d'autres à leur chaos, à leur désordre. Mais qui pourrait nier la "rapidité" de notre époque? La jeunesse est là qui piaffe, impatiente de prendre sa place au soleil et de changer la face du monde. Si vous avez lu le beau livre de Bernanos dont je vous parlais l'autre jour, n'avez-vous pas retenu ces mots significatifs: "Il y a un peuple de la jeunesse. C'est ce peuple qui vous appelle, c'est ce peuple qu'il faut sauver. N'attendez pas que le détreuve par les mêmes méthodes qui jadis, en moins d'un siècle, eurent raison des Peaux-Rouges". La vraie, la seule force qui nous reste est, je le crois, dans notre jeunesse instruite, sérieuse, réfléchie, grave à ses heures. En présence de "l'ordre" établi, et qui n'est plus qu'hypocrisies multiples et mensonges, place aux jeunes! Ils travailleront peut-être plus simplement, moins en spectacle que la jeunesse des États totalitaires, mais leur idéalisme profond, leur sens humain, et leur liberté d'action et de pensée fera plus et mieux que la discipline hitlérienne. Un moins de vingt ans me dirait: "Nous avons mesuré toute la fausseté de nos institutions et toutes les lâchetés de nos dévanciers. Crever pour crever, nous vendrons chèrement notre peau". L'avenir est là, lourd de promesses et de périls. Que la jeunesse de France crie et prouve sa volonté de vivre, de créer, d'aimer. Elle vaincra. N'être plus l'homme d'un homme, d'une formule, d'une insulte ou d'une haine... L'insulte n'est pas un argument et n'en sera jamais un. Et tenez, vous ces gens haïeux que vous glorifiez à l'occasion, "ces forts en gueule" dont la verve vous fait sourire quelquefois, tous ces "leaders" d'enfant en lice qui l'injure grossière à la plume, ne récoltent, après tout, que la haine ou le mépris qu'ils ont semés. Ça m'amène — tout naturellement — à vous parler de Maurras et de son élection à l'Académie. Il en est enfin, des Quarante! Une voix de majorité. Ce n'est pas très brillant, si cela suffit.

Et l'on se demanda pourquoi diable! il a voulu en être, de cette compagnie qu'il a tant décriée, injuriée ou laissé insulter. Et de lui, ou d'elle qui l'a élu, lequel est le plus incohérent ou illogique? "Mon cher Monsieur, — aurais-je dit si j'étais la vieille dame du Quai Conti — que venez-vous faire parmi nous? N'avez-vous pas, depuis des années, répété mille et mille fois que l'Académie était qu'une réunion de créatures, de chacals, de gribouilles, d'illettrés, de ramollis, de valets, de bourriques, de lianes, de serins, et autres bêtes d'oiseaux? Voilà trente ans que votre journal s'exprime ainsi à notre endroit. Pourquoi solliciter votre entrée

dans une société aussi mal composée? Votre ami Daudet n'affirma-t-il pas jadis que nous avions perdu toute autorité et tout prestige, et que nous étions — ce sont ses propres mots — "la risée de l'univers"? Passez votre chemin, mon bon Monsieur, pas de siège pour vous dans mon salon." Mais la vieille dame a peut-être la douce philosophie que donne un certain âge. Elle a ouvert des bras indulgents, et sans mot dire, pressa sur un cœur sans rancune, son vieil enfant prodigue... lequel pense peut-être tout bas, en incorrigible, qu'il ne manquait précisément à l'Académie que de justifier les insultes dont il l'avreuvait... en l'accueillant, lui, tout bonnement. (1)

Il nous reste maintenant à savourer le discours de la prochaine réception. Nous verrons bien si l'auteur d'"Anthémia", inspiré par son frère d'armes, nous répétera que l'Académie française, en sa qualité de corps constitué, a toujours été remarquablement "aplatie, suceuse et léchante vis-à-vis de gens en place", ou que l'on ne compte plus "ses choix grotesques et ses bourdes", ou qu'elle ne représente que "le poncif et la courbette", et qu'elle est, en un mot, "le dernier rempart de la sottise".

Vous riez? Moi pas. Je trouve tout cela affreux, vil et laid. Mais je souris quand même, car il vaut toujours mieux sourire des choses que d'être obligé d'en pleurer. Certains journaux se sont contentés du silence absolu; d'autres ont publié une brève information; d'autres encore ont félicité, congratulé, au nom de l'amour des Lettres, cet écrivain de grande classe qu'est l'auteur de "L'avenir de l'intelligence". D'autres se sont indignés; d'autres ont oublié... On dit néanmoins dans la coulisse que nos Eminences académiciens n'ont songeront à retirer leur fauteuil du fameux salon. Rancune ecclésiastique, disais-je en plaisantant, dans ma dernière lettre. Non. Dignité seulement, peut-être. Le dernier siège vacant à l'Académie recevra très probablement André Maurois qui semble réunir la totalité des suffrages. Cela plairait beaucoup à nos bons amis les Anglais et serait un lien de plus entre les deux nations. L'auteur de "Shelley" et de "Byron" — tout comme le malicieux et spirituel conteur des "Silences du Colonel Bramble" — servira notre cause avec adresse et enthousiasme.

Et les jours ont passé... Nos députés sont en vacances après avoir donné, une dernière fois, le spectacle de la "furia française". On s'est battu dans les couloirs de la Chambre: le feu d'artifices qui termine une petite fête de famille. Les "extrêmes" se sont rencontrés et l'amitié était exclue. Les communistes voulaient discuter les affaires d'Espagne, obtenir la retraite pour les vieux, en suspens depuis deux ans, le rajustement des salaires pour les fonctionnaires: toutes choses dont il ne fallait pas parler, parce qu'on ne pouvait les résoudre. L'extrême-gauche s'obstine. La bagarre commença. Et l'on surprend des gentil-

lesses dans le genre de celles-ci:
 — Pour qui me prenez-vous?
 — Personnellement pour un imbécile!
 — Voyou!
 — Agent de Franco!
 — Salarié de Moscou!
 — Assassin!
 — Nous ne tolérons pas...
 Mais Herriot se couvre dignement: "C'est moi qui tolère, ou ne tolère pas. Je suis seul juge!"

Grincements de dents, échange nouveau d'insultes parlementaires, et dans un geste d'impuissance navrée, Herriot prononce: "La séance est levée".

On la reprit à peine. Les vacances des Chambres furent déceintes. Les vieux attendront leur retraite; les fonctionnaires un traitement nouveau, et l'Espagne... Mais c'est la véritablement une question si épineuse et si dangereuse pour la paix européenne qu'on ose à peine y toucher.

Ce qui n'empêche nullement d'ailleurs les fêtes de se succéder dans le Paris élégant et fastueux. C'est la "grande saison", qui met la haute couture en veine de productions sensationnelles. Les galas se suivent tous plus admirables les uns que les autres. On donne des fêtes au Bois de Boulogne. J'y ai vu cette chose charmante d'une rétrospective anglaise: la reine Victoria, entourée de ses demoiselles d'honneur, rendant visite à l'Impératrice Eugénie. Aucun autre mot que "ravissant" ne peut qualifier un spectacle d'aussi bon goût, en un cadre aussi merveilleux, dans une nuit d'étoiles et de parfums.

Ce soir, l'École Centrale organise un nouveau spectacle dans ce même décor du Pré Catelan. Les pelouses sont couvertes de pistes où les danseurs profiteront de la musique de Ray Ventura. Le Président de la République, entouré de huit ministres, du Grand Chancelier de la Légion d'Honneur et des représentants les plus illustres de l'Armée, assisteront à ces réjouissances somptueuses. Le souper groupera huit cent convives, parmi lesquels nos plus belles vedettes de l'écran et de la scène. La nuit s'annonce douce et tendre... Le ciel est macré... Vive la joie!

Demain — vous voyez à quelle cadence les gens heureux savent danser — demain, autre grande fête: fête de l'Eau et du Feu, gala du Commerce et de l'Industrie, placé sous l'égide du Luxe, de l'Élégance et du Goût français. Le peintre Van Dongen a dessiné certaines parures féminines. Velours, dentelles, satins et soies, ruissellement d'eau et de feu, de diamants et de pierreries. Il y aura aussi le "gala des Déeses cachées" — sans ironie — et "le gala de l'Enfance malheureuse"; et le "gala des Aveugles de guerre". La bienfaisance ne perd jamais ses droits.

Quoi? Vous dites que j'ai l'air de mauvaise humeur aujourd'hui, que je semble grognon et acerbe? Si l'on peut dire! Je suis enchantée au contraire. Dansons! Dansons! Si c'est sur un volcan, on le vertera bien quand nous sauterons lors de l'éruption. Dansons. Le clou de la fête — des fêtes — sera la série des fêtes — que de fêtes! — données en l'honneur des Souverains Anglais. Paris, déjà, pavaise aux couleurs de l'Empire. Il y eut des discussions fort poussées, au point de vue esthétique, sur l'ensemble des décorations dont s'ornait la Capitale. La

pensée directrice des réalisateurs était de réagir — et comme ils ont eu raison — contre les mises en scène tumultueuses de certains de nos voisins. On n'altérera donc pas la physiologie de Paris par une architecture provisoire — et si facilement de mauvais goût, quoiqu'on fasse. — Qu'ajouter à nos splendides avenues de marronniers, ou de platanes? Qu'ajouter à l'Arc-de-Triomphe, si grand, si noble, si pur dans sa nudité? Dieu merci! Il ne portera pas un seul écusson. Mais, sur un large périmètre de gros pylônes hérissés de drapeaux et "volontairement massifs", dit mon journal, "symboliseront notre puissance militaire." Je n'aurais jamais pensé à cela! Ce que j'aime le mieux, ce sont les spahis qui, debout sur leurs éperons, formeront une fresque éclatante, coupée aux débouchés des avenues, par des pièces d'artillerie lourde, leurs tubes dressés vers le ciel. On discute encore pour savoir si une guirlande de feuillage doré doit, ou non, courir d'arbre en arbre, tout le long des Champs-Élysées. Moi, je dis non, cent fois non. Mais on ne me demandera pas mon avis. Des pyramides étranges, revêtues de glace aux mille facettes, se dresseront au Rond-Point. Elles n'ont rien d'artistique, mais elles sont destinées à refléter des tâches de couleurs vives, car ce Rond-Point tout entier doit flamber comme une riche paillette, assure mon journal. Serons-nous prêts? A peine. Les Français comptent toujours sur leur sens de l'initiative. Nous ne sommes jamais prêts, même pour la guerre! On travaille néanmoins ferme et de bon cœur. Une idée ingénieuse et nouvelle: les ouvrières de la Mode, atelier par atelier, seront massées aux Champs-Élysées, toutes vêtues de blanc et de rose, autour des mannequins des grandes maisons de Couture, parés des derniers modèles de nos créateurs de luxe. Ravissante apothéose de l'élégance parisienne! On dit aussi que la Reine a tenu à ne porter elle-même que des robes de Paris. Ce qui ne fait pas plaisir à Londres, évidemment. Je vous disais bien qu'on ne peut contenter tout le monde... et son peuple! Pour nous, Parisiens, il nous reste à demander au Ciel d'être élement, sans nuages annonciateurs de pluie, et surtout sans pluie du tout. Nous avons actuellement un temps chaud et doré, fait à souhait pour nos fêtes nocturnes de plein air.

Un concours de roses, magnifiquement fleuries dans une température aussi propice à leur éclosion, eut lieu à Bagatelle, la même où se tient cette exposition "La rose dans l'Art" dont vous parliez une de mes dernières lettres. Le jury avait 78 variétés de roses à examiner. Les médailles d'or furent attribuées à une rose française d'un rouge-orange avec des pétales jaune d'or; puis à une rose espagnole d'un lumineux jaune-orange jamais obtenu jusqu'ici. Concours charmant, n'est-ce pas? C'est d'ailleurs le temps des concours et des prix. Vous avez vu tous ceux que l'Académie a décernés à de jeunes auteurs, jeunes ou un peu moins? Tristan Derème obtint le Grand Prix de Littérature pour l'ensemble de son œuvre. Francis Jammes reçut 20,000 francs, ce qui est toujours bon à prendre. Etc... etc... Une pluie de monnaie sur nos écrivains dont l'escarcelle n'est jamais bien lourde. Je vous conseillai beau-

coup la lecture du "Prix de la Renaissance" — Pain de Brique — écrit par un jeune étudiant des Sciences Politiques qui veut se spécialiser dans le roman social. Il retrace, tel qu'il la vit, ce grand mouvement populaire des grèves de 1936, avec l'avènement du Front populaire... si j'ose m'exprimer ainsi! Je préfère m'appliquer sur le grave et officiel critique du "Temps", l'opinion d'une humble Simplicie pouvant vous paraître suspecte ou d'une autorité fort relative.

"Jean Trévillat, écrit Thérèse, nous ouvre un monde mal connu encore: il fait comprendre un état social où nous avons vécu presque sans le savoir, un autre où nous nous adaptons avec difficultés. Le "contraire d'un livre inutile".

Lisez-le donc. Vous comprendrez mieux la politique actuelle de la France. Sans partialité aucune, l'auteur nous dépeint le milieu ouvrier, le prolétaire, dont le vrai visage est si souvent déformé par le mépris, ou l'injustice, ou l'insouciance, ou la peur de voir s'établir un monde nouveau qui, de par la force des choses, naîtra à la Vie, que nous le voulions ou non. J'aime beaucoup ce genre d'études sociologiques. Le style est bon, sans lourdeur, sans forte originalité. De très belles pages, des traits parfaitement saisis. L'auteur a pour ses héros une affectueuse compréhension qui lui fait écrire, par exemple, ces lignes d'un relief saisissant: "Sur ces visages mal rasés, mal lavés, que la sueur et la poussière avaient durement burinés, il retrouvait les rides du travail et de la souffrance. C'était le peuple des abîmes, surgi des ténèbres, ce peuple identique partout..."

Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai du baccalauréat qui a lieu ces jours-ci et qui met en transes tous les malheureux candidats. L'examen est devenu si difficile qu'il est bien plutôt un concours, lui aussi, où les meilleurs des meilleurs élèves sont passés au crible. Jeunes gens en boutons, fiévreux, anémiques, surmenés, "potassent" éperdument leurs bouquins. Chaque année, on mène campagne pour supprimer ce genre de torture imposée à ces adolescents de 16 ans, garçons et filles. Mais eux-mêmes semblent s'acharner à la question — c'est le cas de le dire. — Ils ne sont rien moins qu'une trentaine de mille, cet été à se présenter au bureau, en l'espace: les examinateurs.

A bientôt donc. Mon chat miaule et mon perroquet s'impatiente. Et les femmes se plaignent de la tyrannie conjugale!

Notre dévouée Simplicie

(1) Notre collaboratrice va tout de même un peu raide ici. Que Maurras ait dit du mal de cette vieille femme toute ridée qui a nom l'Académie Française, il n'avait pas complètement tort... Certains membres sont loin d'honorer la froide et poussiéreuse Institution. Mais lorsqu'il lui arriva de recevoir sur son sein écrivains et artistes, Maurras fut le premier à l'en féliciter. Par exemple, lors de l'élection de l'abbé Brémont, Simplicie admettra que les plus grands écrivains de France, romanciers, dramaturges, poètes n'ont pas fait partie de l'Académie. Pourquoi? Parce que les cabales de salons, les manœuvres de la politique et les coups de jarnac des coulisses les moins propres disposaient et des candidats et de leur élection. Ironie du sort: le premier article du célèbre "Dictionnaire politique et critique" en cinq volumes de Charles Maurras a trait à l'Académie Française. Il n'y a pas de main morte, le furieux polémiste. Qu'en 1923, on ait choisi un Césaire pour au prince de la politique royaliste et de la langue française, rien d'étonnant à cela quand on sait que Maurras avait contre lui la politique de parti, telle "qu'elle s'exerce dans une démocratie réglée et gouvernée par la seule fortune".

L'ABBE LAPALME

Les nouvelles m'arrivent de sa mort épouvantable. Que les permissions de Dieu sont terribles! Des amis m'envoient les journaux qui racontent l'accident. Ces images suintent l'horreur; ces reportages détaillent l'événement sans émotion et sans pitié. On comprend toute la tâche inhumaine de scribes qui ne peuvent pas tout de même négliger ce cercueil frais, signal aux grandes manchettes et aux rivalités publicitaires.

Jusqu'en ma solitude corse, au milieu d'une nature inlassablement splendide, cette férocité du destin me poursuit. Qu'on permette à l'ami de cœur et de pensée d'exprimer sa douleur et sa consternation.

L'abbé Lapalme, je le vois encore dans son presbytère de Notre-Dame-des-Neiges, petit, nerveux, toujours souriant, le verbe courtis et ferme. Pour reprendre un mot académique: le minimum de matière au service de l'esprit. Oui, certes, et tout cet esprit au service d'une cause.

Avec quel enthousiasme, quelle énergie, il racontait ses abondants projets. Il vivait d'espérance autant que de foi. Rien ne modifiait ses décisions. Il était de ceux qui attaquent les plus hauts obstacles pour accomplir le choix de leur volonté. Il signa des livres qui allumèrent de vives polémiques, lui valurent des rancunes solides et aussi — juste retour des faits — des amitiés loyales.

Pèlerinage à l'école du rang, le Dialogue des vivants et des morts, Pauvre elle, constituent le plaidoyer le plus dynamique en faveur de notre école primaire, paria du régime. Chaleur, verve, ironie, tout cela se fusionnait chez lui, charmant les uns, irritant les autres. On sait pourquoi.

On ne résistait pas non plus à son bon sens, un peu goguenard, mais toujours authentique. Il y a des convictions qui ne se formulent que par un excès de ton. Un peu comme les timides exagèrent la note quand une fois ils se décident à agir. L'abbé Lapalme — sans être timide — appartenait à ce groupe d'âmes. Sa sincérité avait besoin de beaucoup de mots, de pointes, sèches pour la plupart.

Sa **Lettre ouverte au P. Latour, c. s. v.** restera peut-être le testament de sa pensée et le plus fort témoin de sa personnalité. On l'y trouve tout entier. Elle révèle son tempérament combattu; elle proclame son nationalisme ardent, ses angoisses en face de nos problèmes sociaux; les avertissements qu'il lançait à nos endormeurs officiels.

Encore?... Encore!... répond aux scrupules d'une génération qui ne connaît de carré que les angles des bons fauteuils.

Toute son œuvre, livres, brochures, articles de revues et de journaux, palpète de sa noble passion. Comme la Méditerranée, elle est sans mare. C'est-à-dire que si elle s'agite, la cause en est prochaine et subjective. Il ignorait totalement ce genre d'action qui consiste à s'instituer la pièce motrice d'une force médiocre et cachée. Ce n'est pas lui qui aurait joué cette comédie des responsabilités et des obligations au second degré.

Il traça un jour cette très belle et très simple phrase: "La victoire morale est au sourire." Les victoires du ruban d'honneur ou de la médaille canonique, il les abandonnait volontiers. Mais la victoire morale l'accompagnait

lot ou Charlotte veut me nuire ici auprès de M. Damien Bouchard. Faut-il lui faire savoir que sa phrase couleuvreuse ne peut que l'entortiller lui-même dans les mailles de sa bassesse? Lorsque l'on voit la Démocratie se conduire comme une vache, il serait pour le moins malhonnête d'écrire qu'elle se trouve la perfection politique. Quand elle agit droitement et intelligemment, rien ne m'empêche de le dire. Tous mes "Pamphlets" du reste en sont un témoignage. Et M. Damien Bouchard sait parfaitement que dans son propre journal et dans ma revue, je botte cavalièrement Staline, Hitler et Mussolini chaque fois que ces dictateurs agissent comme des tyrans ou comme des idiots.

Il reste que je ne suis pas un foireux, un tétueux d'oreilles, un baveux et un aplati. Je suis libre. Et si le folleulaire des proses imitées ambitionne de me nuire auprès de M. Bouchard, il perd sa salive et son vocabulaire de trois cents mots.

Quant à ce qu'il raconte au sujet de Bloy, nous y verrons fort exactement dans le "Pamphlet" de juillet. Que tous les petits salauds de la province de Québec se liguent pour m'insulter et diffamer du même coup le caractère du plus grand écrivain catholique français, l'ignominie vaut qu'on s'y arrête.

Je dirai pourtant à notre Charlot qu'il ferait mieux en attendant d'apprendre son français auprès d'une Alice Guay, féministe enragée celle-là et qui n'a rien de réjouissant.

VALDOMBRE

AU JOUR LE JOUR

Montreal, 24 juin 1938

Mon cher directeur,
 Le temps de le dire, j'étais assise sur un banc, dans le parc Lafontaine, près d'un arbre en bois se promenant sur l'étang artificiel, en laissant une traînée de gazoline. Je regardais les petits canards à peine au monde et qui font déjà des polissonneries comme père et mère, au nez de la police et je pensais à nos petits oiseaux des pays d'en haut si à leur place et si moineux, je pensais à nos lacs en vie et je me disais que la vie, par ici, c'est une insulte du commencement à la fin. J'avais une grande envie de me mettre à pleurer.

J'ai reniflé fort et je me suis consolée de mon mieux en lisant Céline. Je voudrais pas vous offenser, mais il y a qui trouvent que vous parlez gras dans vos écrits parce que vous appelez les choses par leur nom. Ils ont jamais lu Céline parce qu'ils se mettraient pas à genoux devant lui, comme ils l'ont fait quand il est venu à Montreal. J'avais dans l'idée, moi, que pour bien écrire, il fallait faire attention aux virgules, aux ci et aux ça et à toutes les "défense de passer sur le gaz" qu'il y a dans les manuels; qu'il fallait se servir des mots rares que personne comprend la plupart du temps et que plus un auteur était obscur, meilleur auteur il était. Si j'ai été surprise! J'avais aussi choisi sur le comptoir: "Comment travaillait Proust", pensant que ce monsieur Proust était peut-être un homme de théâtre qui m'enseignerait la vraie manière de présenter aux postes de radio. Mais non! c'est un livre qui parle de la stratégie littéraire, du devoir qu'un auteur a, envers son livre, d'en assurer le succès. Si je comprends bien, c'est comme partout en ville, les moins occupées font semblant d'être les plus affairées. Elle s'est fait un peu prier pour le prêter, mais à la fin elle

y a consenti.
 Il faut d'abord que je me présente: je suis la fille à Didace Bigras, celui qui a la grande terre, dans le Trois, par chez vous. Je n'ose plus dire "par chez nous" parce que je suis rendue en ville pour tout de bon, afin de me lancer dans les plaintes à la radio, comme la chanteuse inconnue. Il ne se passe pas une semaine sans que mon père me fasse dire de vous écrire. Il prétend que vous encouragez les lettres et que, puisque vous en publiez de Paris, de Québec, vous devriez être doublement fier d'en recevoir de Montreal où vous avez tant de connaissances.

En tout cas, comme j'ai du temps à perdre, je vous écris, à la grâce de Dieu. J'ai pas de l'instruction à en revendre et je connais pas toutes les fantaisies de la grammaire, mais un accent circonflexe de plus ou de moins, entre gens de la même paroisse qui ont de quoi à se dire, ça doit pas faire une grosse différence.

La maîtresse d'école m'avait bien recommandé de m'abonner à une bibliothèque. J'ai suivi son conseil. Au commencement j'étais craintive pour entrer dans cette grande bâtisse, avec des colonnes rehaussées; maintenant vous devriez me voir arriver là, comme une seigneuresse, je regarde à droite, je regarde à gauche, ni plus ni moins que comme si j'étais dans la grange, chez nous. Pour les livres, c'est un peu plus compliqué; je ne connais pas les auteurs à la mode. Comme j'avais lu quelque chose dans "En Avant" à propos d'un ouvrage qui s'appelle "Voyage au bout de la nuit", je l'ai demandé à la demoiselle qui avait le plus bel air, car c'est comme partout en ville, les moins occupées font semblant d'être les plus affairées. Elle s'est fait un peu prier pour le prêter, mais à la fin elle

La situation politique de notre province

L'hon. Adélar Godbout en fait l'analyse à Rimouski, et expose un programme d'action libérale.

M. DUPLESSIS ET SES MINISTRES

L'hon. T.-D. Bouchard fait d'intéressantes révélations à propos du renvoi de M. François Leduc.

LE CAMOUFLAGE D'UNE ADMINISTRATION DEFICITAIRE.

L'hon. Adélar Godbout, parlant à Rimouski dimanche dernier, à une immense assemblée tenue dans l'Aréna, a préconisé une nouvelle politique en matière d'éducation et a aussi annoncé qu'une organisation provinciale sera bientôt mise sur pieds, avec des ramifications dans chacune des paroisses de la province, afin de permettre à tout le monde de prendre part à l'organisation du parti, et d'assurer à celui-ci la collaboration de tous pour que la politique libérale réponde aux aspirations de la population.

L'hon. T.-Damien Bouchard, parlant à la même assemblée, a exposé le camouflage qui caractérise l'administration provinciale de l'Union Nationale, insistant surtout sur l'hypocrisie qui marque les relations du premier-ministre avec ses ministres.

Malgré une pluie battante, l'Aréna, qui contient environ 6,000 personnes, était bien remplie et les orateurs, particulièrement MM. Godbout et Bouchard, ont été très applaudis. C'était la première fois que M. Godbout tenait une assemblée depuis le congrès libéral de Québec, où il fut choisi à l'unanimité chef du parti libéral dans la province de Québec.

L'hon. M. Godbout "Je vous remercie de votre réception sympathique dit-il. J'étais assuré, avant d'entrer dans cette salle, du sentiment qui m'y accueillerait à cause du sentiment avec lequel j'y viens, moi-même, vous reconnaître. Si je suis toujours heureux de revenir dans mon pays natal, vous pouvez être assurés que ce n'est pas honteux que je reviens aujourd'hui. Je sais que, dans cette région comme dans toute la province, la population a eu en 1936 un soupçon à l'égard des libéraux qui sollicitaient de nouveau le suffrage populaire. Nous nous sommes présentés devant vous avec un passé qui était intact, qui reste intact et qui constitue quelques-unes des plus belles pages de l'histoire politique du Québec.

Nous revenons devant vous, électeurs de la province, la conscience en paix et tranquille. Je n'ai pas honte de mon passé, et je sais que la population sait parfaitement à quoi s'en tenir, au sujet de l'administration du parti libéral et de ceux qui y ont contribué. Cet enthousiasme que vous manifestez, dans le bas du fleuve, vous pouvez être assurés qu'il règne actuellement dans tout le reste de la province et non pas seulement chez les anciens libéraux, qui nous étaient restés fidèles, mais aussi chez les gens qui, pendant un certain temps, ont combattu le parti

libéral dans cette province. Le peuple de cette province n'a pas été lent à comprendre qu'on n'a pas le droit de sacrifier l'avenir d'une province aux intérêts morbides et mesquins d'amis politiques et qui constituent le fait le plus déplorable qui ne se soit jamais vu sous le soleil de Québec. Tel est ce qui explique le mouvement qui s'élève un peu partout. Or je suis assuré que si M. Duplessis tarde quelque peu à faire des élections il aura autant de difficultés, dans quelques mois à trouver des candidats qu'il en éprouve maintenant pour se trouver des ministres.

M. Duplessis cumule les ministères

"A-t-on déjà vu, en effet, un premier ministre, conduisant déjà deux ministères, en plus de la direction générale, prendre encore l'administration d'un quatrième département? Je crois que la population réalise qu'il y a quelque chose d'un peu étrange dans cette façon d'agir, puisque M. Duplessis compte 77 députés parmi lesquels il ne trouve personne pour administrer ces départements. M. Duplessis s'est chicané avec tous les anciens libéraux qui avaient frayé dans son entourage, et il frappe maintenant avec la hache dans les rangs des plus purs conservateurs. C'est peut-être sa façon de s'amuser, mais le peuple s'amuse aussi en attendant l'occasion de retrouver les libéraux au pouvoir et de manifester son opinion sur l'administration actuelle.

"Si je suis heureux de venir ici, je le suis particulièrement d'y être l'invité de la Jeunesse libérale. Déjà, il y a quelques semaines, à l'occasion du congrès libéral, il a été réconfortant, il me semble, de voir la Jeunesse y participer en aussi grand nombre. J'ai le plaisir de dire que les jeunes y étaient représentés dans une proportion d'au moins cinquante pour cent des délégués.

Les fausses promesses à la jeunesse.

"En 1936, après les appels larvoyants du premier ministre actuel, qui dans ce temps-là pleurait sur le sort de la jeunesse, et promettait, non seulement du soleil à tout le monde, tous les jours, mais aussi toutes les nuits, après avoir tout promis à la jeunesse, que lui a-t-il donné sinon des dettes et des obligations qu'elle ne pourra jamais rencontrer. La jeunesse comprend que le principe même du parti libéral, c'est d'envisager l'avenir au lieu d'avoir les yeux tournés vers le passé. Nous voulons vous donner des lois nouvelles pour tous les problèmes nouveaux et c'est pourquoi nous sollicitons votre adhésion au parti libéral, où vous aurez voté mot à dire, où vous trouverez des amis qui vous tendent la main et qui vous aideront à préparer votre vie. Jeunes gens de ma province, entrez dans les rangs libéraux. Nous ne vous promettons pas de vous faire un avenir que vous n'avez pas le courage de préparer vous-mêmes, mais nous vous promettons une légis-

lation qui vous y aidera dans toute la mesure du possible. Nous vous promettons la collaboration la plus sincère, la plus sympathique pour faire de notre province un pays où il fait bon de vivre.

Appel aux jeunes

"Jeunes gens de ma province, est-ce que l'avenir vous semble meilleur aujourd'hui qu'en 1936? A-t-on réalisé les promesses qu'on vous faisait alors qu'on vous manifestait tant de sympathie? L'administration actuelle vous a endettés à raison de \$2 par tête chaque jour, soit, en ce qui vous concerne, une augmentation quotidienne de la dette de \$200,000. Une administration de promesses, c'est cela. Jeunes gens de Québec, c'est vous, et non nous, qui payerez toutes ces dettes. C'est vous qui en supporterez les intérêts et c'est vous qui vous débattrez désormais dans les entraves que ces dettes auront mises sur votre route.

"Je voudrais repasser l'administration des divers départements de la province, non pas pour attaquer le gouvernement actuel, car notre politique n'est pas une politique de haine et nous ne vous demandons pas de haïr nos adversaires. Mais je veux repasser cette administration pour tâcher de chercher où sont allés les millions que l'on a empruntés et qui engagent votre avenir. Cultivateurs de la province, les avez-vous ces millions?"

Sort de l'agriculture

"Le ministère de l'agriculture ne s'intéresse pas au sort des cultivateurs. Quelle assistance réelle avez-vous reçue depuis deux ans? Le gouvernement a fermé les marchés étrangers en abolissant les agences commerciales qui faisaient connaître les produits du sol québécois. Nous nous aidions par des octrois que nous donnions à vos sociétés d'agriculture, aux cercles agricoles etc. Que fait-on, aujourd'hui, pour maintenir et développer ces oeuvres? On oublie que la prospérité du cultivateur est le grand facteur de prospérité de toutes les autres classes de la société. Et si l'on ne reconnaît pas ce principe, et si l'on ne rend pas les cultivateurs satisfaits de leur sort, le problème du chômage continuera à se compliquer.

"Cultivateurs de la province, quelle assistance réelle avez-vous reçue, vous-mêmes? Nous avons offert en 1936, une politique agricole pour la province agricole de Québec. Nous donnerons prochainement, c'est-à-dire dès que retournés au pouvoir, cette politique agricole. Nous voulons agrandir le domaine de la colonisation. Le rendement de nos terres pourrait être facilement augmenté en plaçant les fils de cultivateurs à côté de leurs pères remplissant ainsi les vides dans nos vieilles paroisses.

"Le gouvernement ne comprend pas cette politique, préférant envoyer des colons dans le fond de l'Abitibi où autres régions éloignées, sans lui apporter aucun secours moral. Le prix des engrais chimiques "Après moins de deux ans d'administration, le gouvernement Duplessis a augmenté le prix des engrais chimiques de \$13 et \$14 à \$18 et \$19, cela sans aucune raison ni aucune espèce de justification possible. Je ne puis y voir d'autre motif que le suivant: La "vieille gang" Après avoir tout promis à la classe agricole, on a jeté les yeux ailleurs et on a oublié les cultivateurs. J'espère que les cultivateurs de Québec vou-

dront revenir à ceux qui ont déjà compris leurs problèmes. Lors du congrès libéral, on a dit que, membre de la "vieille gang", je n'étais pas digne de votre confiance. A cette occasion, le premier ministre actuel s'est permis de donner un conseil: "J'espère a-t-il dit, que vous ne choisirez pas au moins, un homme de la "vieille gang". Pour quelle raison, je vous le demande, Léon Casgrain, T.-D. Bouchard, le Dr Moreau, tous les autres bons vieux libéraux qui sont ici, alors que nous passons par des temps difficiles, qui sont restés dans le vaisseau libéral et ont travaillé à réparer les avaries, ne seraient-ils plus dans la lutte? Après avoir travaillé honnêtement pendant dix, quinze, vingt ans dans la vie publique, n'aurions-nous pas le droit de continuer à travailler avec vous tous, libéraux, quand nous reviendrons au pouvoir et alors que la vague est bonne? La barque est réparée, les flots sont devenus plus élémentaires et la victoire s'annonce prochaine et éclatante. Vous pouvez être assurés, libéraux de la vieille comme de la nouvelle "gang", que le peuple de cette province veut travailler avec vous et réclame pour la province une administration honnête et progressive, celle que pendant des années le parti libéral vous a donnée. Un mot maintenant des autres départements. Je vous le demande, avez-vous vu les millions fournis par nos adversaires eux-mêmes, de sorte qu'ils ne pourront pas nous taxer de favoriser nos amis. Je choisis mon propre texte dans leurs écrits. Il a dû se passer des choses bien étranges à Québec, au cours des 23 derniers mois, pour que M. Duplessis ait entrepris de purger son cabinet comme cela.

L'hon. M. Bouchard M. Bouchard commence par déclarer qu'il a tenu à être présent à la première assemblée que tient M. Godbout depuis qu'il a été "refait et confirmé" chef du parti libéral. "Au cours du voyage, de St-Hyacinthe à Rimouski, dit-il, un compagnon me demanda quel texte biblique je citerais au début de mon discours ou de quel épisode biblique je m'inspirerais. Je n'ai pas l'intention de m'inspirer d'aucun texte ni d'aucun épisode. Le hasard m'a fait lire le long communiqué de celui qui fut le "meilleur ministre de la voirie, depuis la Confédération" (disait M. Duplessis, il y a à peine un mois). J'ai trouvé dans ce communiqué, le texte idéal. "A ceux qui souffrent, j'envoie ce message. L'heure de la délivrance est proche". C'est ça le texte dont je veux m'inspirer. Il nous est fourni par nos adversaires eux-mêmes, de sorte qu'ils ne pourront pas nous taxer de favoriser nos amis. Je choisis mon propre texte dans leurs écrits. Il a dû se passer des choses bien étranges à Québec, au cours des 23 derniers mois, pour que M. Duplessis ait entrepris de purger son cabinet comme cela.

Le congédiement de M. Leduc

"Aujourd'hui, c'est du ministère de la voirie qu'il vient de purger son Cabinet, et M. Leduc semble croire que d'autres "purgés" se feront bientôt. Un député qui était ami de l'administration m'a dit que le premier dont le cabinet devra être purgé, c'est le premier-ministre lui-même. L'autre jour il a envoyé deux policiers pour empêcher un employé d'entrer dans son bureau au ministère de la voirie. C'est comme cela qu'il a rempli sa promesse de donner une administration honnête à la province. C'est pourquoi j'étais engagé à donner des ministres probes, des employés honnêtes.

"Il y a un mois, au Club de La Renaissance de Québec, M. Duplessis faisait l'éloge de M. Leduc, disant que c'était le meilleur ministre de la voirie de la province depuis la Confédération, le meilleur, le plus probe, le plus honnête, le plus capable. M. Leduc avait alors toutes les qualités, en outre d'être un technicien de valeur. Et voilà qu'il le met dehors! Que s'est-il passé, qu'a-t-il donc trouvé pour le mettre dehors comme cela?"

"Je me souviens qu'en Chambre, à la dernière session, M. Duplessis me reprochait un jour de ne pas critiquer le ministre de la voirie. Je répondis à M. Duplessis que je ne critiquais pas le ministre de la voirie parce que je savais que M. Duplessis désirait que je le critiquasse. J'avais fait allusion aux sentiments qui animaient M. Duplessis à l'égard de M. Leduc, avouant que je savais que M. Duplessis détestait le ministre de la voirie autant qu'il me détestait moi-même. Eh bien! pour vous faire voir le camouflage, l'hypocrisie, le mensonge continu de ces gens-là, savez-vous ce que M. Leduc répondit? Pendant quinze minutes, dans un discours, il me fit des reproches pour avoir insinué qu'il pouvait avoir de la méfiance entre lui et le premier-ministre, m'accusant d'être injuste à l'égard du premier-ministre.

"La destitution de M. Leduc n'est que le prélude. La province va en voir bien d'autres. D'ailleurs il est évident que c'est moins pour s'assurer du contrôle du ministère de la voirie que pour contrôler les cinquante millions de la voirie, que M. Duplessis a sacrifié M. Leduc. Lorsque le bill autorisant ces cinquante millions a été voté à l'Assemblée législative, M. Duplessis a fait un bel éloge du ministre de la voirie. Mais, M. Duplessis savait alors que ce serait lui, M. Duplessis, et non M. Leduc, qui aurait charge de l'administration de ces cinquante millions.

"Si M. Duplessis a mis son ministre de la voirie dehors, ce n'est que parce que M. Leduc ne voulait pas se faire l'esclave de M. Duplessis et suivre les conseils des aviseurs du premier-ministre. C'est ça qu'il y a dans le fond de la querelle". M. Bouchard cite ensuite le "Star", qui dit que jamais les routes n'ont été dans un état si déplorable et que la situation s'avère un désastre pour la province, qui y perd ses touristes. "M. Duplessis, dit-il, n'a pas le temps de s'occuper de cela, il passe son temps à se quereller avec ses ministres, surtout, à s'occuper du patronage. Pourtant il avait promis à la province de lui donner des ministres responsables, qui administreraient eux-mêmes leurs ministères. Il a nommé un pilote au ministère de l'agriculture et il avait nommé un technicien au ministère de la voirie. Le technicien, le seul qui fut à sa place, il vient de le congédier.

L'exploitation des pêcheurs Dans l'industrie de la pêche, loin de protéger les pêcheurs il a permis que se constitue un trust des amis du ministre, M. Gagnon, et il a été révélé à la Chambre que sur \$25,000 octroyés par le gouvernement pour aider les pêcheurs, \$23,500 ont été donnés à cette compagnie des amis de M. Gagnon.

"Camouflage aussi que cette loi des salaires raisonnables dont sont exemptés le gouvernement et les entrepreneurs du gouvernement. Malgré les protestations des ouvriers, M. Duplessis a fait adopter deux lois empêchant les ouvriers qui n'ont pas reçu les salaires raisonnables de poursuivre les entrepreneurs du gouvernement, et exemptant le gouvernement et ses entrepreneurs de payer les salaires raisonnables. Les protestations ont été ignorées. Ouvriers, prenez patience: "L'heure de la délivrance est proche".

"Le gouvernement vient de créer une commission de camouflage qui est chargée de temporiser afin de faire croire à la population que M. Duplessis abolira les rentes seigneuriales. C'est le gouvernement libéral qui a adopté cette loi et nous, nous avons garanti que les droits des censitaires seraient respectés. Aidez-nous, électeurs de la province et nous forcerons le gouvernement à les abolir, les rentes seigneuriales, nous le forcerons à appliquer la loi que nous avons adoptée en 1936.

"La loi qui permet aux députés d'accepter des postes rémunérés du gouvernement est ni plus ni moins qu'un légalisation du péculat. Oui, c'est ça, la légalisation du péculat. Et, eux, les purs, les purs d'entre les purs qui naguère nous rapprochaient à nous, les libéraux, quelques doubles emplois chez les fonctionnaires, ces purs, ils passent une loi

qui permet à un député de M. Duplessis d'accepter un emploi et de retirer un salaire du gouvernement.

"Et le premier à en bénéficier, il fallait s'y attendre, c'est Laurent Barré, le très pur, le très honnête, qui, un jour, disait que le plus grand ennemi des lois sociales c'était M. Duplessis.

"En Chambre, il a expliqué tout simplement que lorsqu'il avait dit cela il parlait comme Laurent Barré et non comme député, que comme député il avait une grande admiration pour M. Duplessis. Et maintenant, en plus d'avoir de l'admiration, il aura \$2,000 par année de salaire.

"Et, que dire de Boiteau, de Carignan, eux aussi, ils ont reçu des emplois et des salaires. M. Duplessis a passé ses aspirations ministres à des commissaires. Il ne leur donne pas des portefeuilles, il leur donne des salaires". M. Bouchard termine en rappelant les scandales du prêt agricole, parlant surtout du sous-ministre de l'agriculture, M. Rioux, qui emprunta \$6,000, comme on le sait, du crédit agricole.

Aujourd'hui, c'est la Saint-Jean Baptiste. Au lieu de rester plantée à attendre la procession, des heures de temps, je suis allée au cinéma voir "Regain" de Pagnol, tiré du livre de Jean Giono. Je ne pouvais pas croire qu'il reste encore du monde sur la terre pour aimer la Terre de même. C'était pas un déserteur celui-là! Quand il regarde le pain avec des yeux de la grandeur d'un oeillet-de-poète, je vous dis que j'avais les yeux ronds moi aussi et le coeur gros. Et quand il dit à sa femme: "C'est toi, le meilleur grain de blé", là, écoutez, c'était comme un diplomate qu'il accordait à la sienne de femme, avec très grande distinction. Et j'aurais voulu être à la place d'Arsole.

En parlant de place, j'ai cédé la mienne au théâtre pour attraper la procession, dans l'ouest. Je me balade dans Montréal comme si j'avais jamais fait autre chose de ma vie. S'il y en avait du monde sur la rue Sherbrooke? Oui, il y en avait! Une mer de monde, avec du patriotisme en masse, et du beau! C'est à se demander comment il a pu rester enfermé aussi longtemps sans faire explosion. Quand l'ancien maire Houde a passé, on aurait dit que la terre tremblait, sous les applaudissements. Aussi il souriait, l'an-

cienn maire Houde, d'une oreille à l'autre. Il portait pas terre et il était fringant, je vous mens pas, comme un cheval qui sent l'écurie. "Il va revenir" qu'ils faisaient tous. J'ai eu beau l'attendre, il pas repassé et je sais pas ce qu'ils voulaient dire.

Quant au petit saint-jean-baptiste, il était pas de mon goût, pas une miette; on aurait dit une petite sainte-jeanne-baptiste, tant il était fluet et pâlot avec son ondulation marcel. J'aurais voulu voir le petit gars membru et brun d'habitant de par chez nous, le cheuveux raides sur la tête. Au lieu d'envoyer des baisers à la foule, il l'aurait tenu par la ligne, son mouton, en ayant l'air de dire: "Venez donc me l'oter pour voir!"

Je vous dis pas tout ce que je pense, parce que comme vous l'écrivais, au commencement de cette lettre, j'ai eu le temps à perdre, mais pas tant que ça, et il faut que je me garde pour aller aux postes de radio.

Bien des respects aux gens d'en haut.

Modeste BIGRAS.

qui permet à un député de M. Duplessis d'accepter un emploi et de retirer un salaire du gouvernement.

"Et le premier à en bénéficier, il fallait s'y attendre, c'est Laurent Barré, le très pur, le très honnête, qui, un jour, disait que le plus grand ennemi des lois sociales c'était M. Duplessis.

"En Chambre, il a expliqué tout simplement que lorsqu'il avait dit cela il parlait comme Laurent Barré et non comme député, que comme député il avait une grande admiration pour M. Duplessis. Et maintenant, en plus d'avoir de l'admiration, il aura \$2,000 par année de salaire.

Aujourd'hui, c'est la Saint-Jean Baptiste. Au lieu de rester plantée à attendre la procession, des heures de temps, je suis allée au cinéma voir "Regain" de Pagnol, tiré du livre de Jean Giono. Je ne pouvais pas croire qu'il reste encore du monde sur la terre pour aimer la Terre de même. C'était pas un déserteur celui-là! Quand il regarde le pain avec des yeux de la grandeur d'un oeillet-de-poète, je vous dis que j'avais les yeux ronds moi aussi et le coeur gros. Et quand il dit à sa femme: "C'est toi, le meilleur grain de blé", là, écoutez, c'était comme un diplomate qu'il accordait à la sienne de femme, avec très grande distinction. Et j'aurais voulu être à la place d'Arsole.

En parlant de place, j'ai cédé la mienne au théâtre pour attraper la procession, dans l'ouest. Je me balade dans Montréal comme si j'avais jamais fait autre chose de ma vie. S'il y en avait du monde sur la rue Sherbrooke? Oui, il y en avait! Une mer de monde, avec du patriotisme en masse, et du beau! C'est à se demander comment il a pu rester enfermé aussi longtemps sans faire explosion. Quand l'ancien maire Houde a passé, on aurait dit que la terre tremblait, sous les applaudissements. Aussi il souriait, l'an-

cienn maire Houde, d'une oreille à l'autre. Il portait pas terre et il était fringant, je vous mens pas, comme un cheval qui sent l'écurie. "Il va revenir" qu'ils faisaient tous. J'ai eu beau l'attendre, il pas repassé et je sais pas ce qu'ils voulaient dire.

Quant au petit saint-jean-baptiste, il était pas de mon goût, pas une miette; on aurait dit une petite sainte-jeanne-baptiste, tant il était fluet et pâlot avec son ondulation marcel. J'aurais voulu voir le petit gars membru et brun d'habitant de par chez nous, le cheuveux raides sur la tête. Au lieu d'envoyer des baisers à la foule, il l'aurait tenu par la ligne, son mouton, en ayant l'air de dire: "Venez donc me l'oter pour voir!"

Je vous dis pas tout ce que je pense, parce que comme vous l'écrivais, au commencement de cette lettre, j'ai eu le temps à perdre, mais pas tant que ça, et il faut que je me garde pour aller aux postes de radio.

Bien des respects aux gens d'en haut.

Modeste BIGRAS.

AU JOUR LE JOUR

(Suite de la page 3)

qu'à ce qu'il puisse se tirer d'affaire tout seul. Je réléchissais à tout cela: il y a encore moins d'enfants abandonnés dans notre pays que d'enfants gâtés par leur père, et la stratégie littéraire doit être proche parente de la tragédie littéraire. D'avoir trouvé ça, sans l'aide de personne, me faisait l'effet d'avoir déjà les manières instruites des gens de la ville. Je vous le dis que je vais lire Céline et son "Voyage" d'un bout à l'autre.

Aujourd'hui, c'est la Saint-Jean Baptiste. Au lieu de rester plantée à attendre la procession, des heures de temps, je suis allée au cinéma voir "Regain" de Pagnol, tiré du livre de Jean Giono. Je ne pouvais pas croire qu'il reste encore du monde sur la terre pour aimer la Terre de même. C'était pas un déserteur celui-là! Quand il regarde le pain avec des yeux de la grandeur d'un oeillet-de-poète, je vous dis que j'avais les yeux ronds moi aussi et le coeur gros. Et quand il dit à sa femme: "C'est toi, le meilleur grain de blé", là, écoutez, c'était comme un diplomate qu'il accordait à la sienne de femme, avec très grande distinction. Et j'aurais voulu être à la place d'Arsole.

En parlant de place, j'ai cédé la mienne au théâtre pour attraper la procession, dans l'ouest. Je me balade dans Montréal comme si j'avais jamais fait autre chose de ma vie. S'il y en avait du monde sur la rue Sherbrooke? Oui, il y en avait! Une mer de monde, avec du patriotisme en masse, et du beau! C'est à se demander comment il a pu rester enfermé aussi longtemps sans faire explosion. Quand l'ancien maire Houde a passé, on aurait dit que la terre tremblait, sous les applaudissements. Aussi il souriait, l'an-

cienn maire Houde, d'une oreille à l'autre. Il portait pas terre et il était fringant, je vous mens pas, comme un cheval qui sent l'écurie. "Il va revenir" qu'ils faisaient tous. J'ai eu beau l'attendre, il pas repassé et je sais pas ce qu'ils voulaient dire.

Quant au petit saint-jean-baptiste, il était pas de mon goût, pas une miette; on aurait dit une petite sainte-jeanne-baptiste, tant il était fluet et pâlot avec son ondulation marcel. J'aurais voulu voir le petit gars membru et brun d'habitant de par chez nous, le cheuveux raides sur la tête. Au lieu d'envoyer des baisers à la foule, il l'aurait tenu par la ligne, son mouton, en ayant l'air de dire: "Venez donc me l'oter pour voir!"

Je vous dis pas tout ce que je pense, parce que comme vous l'écrivais, au commencement de cette lettre, j'ai eu le temps à perdre, mais pas tant que ça, et il faut que je me garde pour aller aux postes de radio.

Bien des respects aux gens d'en haut.

Modeste BIGRAS.

qui permet à un député de M. Duplessis d'accepter un emploi et de retirer un salaire du gouvernement.

"Et le premier à en bénéficier, il fallait s'y attendre, c'est Laurent Barré, le très pur, le très honnête, qui, un jour, disait que le plus grand ennemi des lois sociales c'était M. Duplessis.

"En Chambre, il a expliqué tout simplement que lorsqu'il avait dit cela il parlait comme Laurent Barré et non comme député, que comme député il avait une grande admiration pour M. Duplessis. Et maintenant, en plus d'avoir de l'admiration, il aura \$2,000 par année de salaire.

"Et, que dire de Boiteau, de Carignan, eux aussi, ils ont reçu des emplois et des salaires. M. Duplessis a passé ses aspirations ministres à des commissaires. Il ne leur donne pas des portefeuilles, il leur donne des salaires". M. Bouchard termine en rappelant les scandales du prêt agricole, parlant surtout du sous-ministre de l'agriculture, M. Rioux, qui emprunta \$6,000, comme on le sait, du crédit agricole.

Aujourd'hui, c'est la Saint-Jean Baptiste. Au lieu de rester plantée à attendre la procession, des heures de temps, je suis allée au cinéma voir "Regain" de Pagnol, tiré du livre de Jean Giono. Je ne pouvais pas croire qu'il reste encore du monde sur la terre pour aimer la Terre de même. C'était pas un déserteur celui-là! Quand il regarde le pain avec des yeux de la grandeur d'un oeillet-de-poète, je vous dis que j'avais les yeux ronds moi aussi et le coeur gros. Et quand il dit à sa femme: "C'est toi, le meilleur grain de blé", là, écoutez, c'était comme un diplomate qu'il accordait à la sienne de femme, avec très grande distinction. Et j'aurais voulu être à la place d'Arsole.

En parlant de place, j'ai cédé la mienne au théâtre pour attraper la procession, dans l'ouest. Je me balade dans Montréal comme si j'avais jamais fait autre chose de ma vie. S'il y en avait du monde sur la rue Sherbrooke? Oui, il y en avait! Une mer de monde, avec du patriotisme en masse, et du beau! C'est à se demander comment il a pu rester enfermé aussi longtemps sans faire explosion. Quand l'ancien maire Houde a passé, on aurait dit que la terre tremblait, sous les applaudissements. Aussi il souriait, l'an-

Entre la poire et les fromages

(Suite de la page 2)

M. Leduc nous promet de dire "long" sur le premier ministre. Celui-ci n'a pas eu "long" à le sortir du Cabinet.

Voici que Mauros emprunte des titres de nouvelles au jeune auteur canadien de Maldoune.

Si tous les chemins mènent à Rome, il en est qui mènent beaucoup plus loin.

Le Convive distraît

Choisis des livres en petit nombre; les meilleurs, entremêlés; lis lentement, d'une manière tranquille, avec une attention simple, avec le désir d'apprendre à te réformer et à t'améliorer pour ton bien et pour celui des autres.

LA SEMAINE PROCHAINE

Né manquez pas de lire un bel article de notre collaborateur le R. P. Carmel Brouillard, o. f. m. sur "Yves Gandon ou le Diable boiteux du style".

EN AVANT !

Journal paraissant tous les vendredis, est publié et imprimé par l'Imprimerie Yamaska, aux numéros 67-69 rue Mondor, Saint-Hyacinthe, Québec.

PRIX DE L'ABONNEMENT Dans les villes de 15,000 âmes ou plus: \$1.50 par année. Aux États-Unis: \$1.50 — Partout ailleurs au Canada: \$1.00 AU NUMERO 5 Cents